

ROUSSEAU CRÉATEUR

LES SOURCES INTÉRIEURES DE SON GÉNIE

« Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses; elle ne saurait embellir, elle veut créer (1). » En dénonçant ainsi sa *vocation créatrice*, Rousseau révèle lui-même le secret de son génie en ce qu'il renferme d'ardeur native, de fièvre et d'exaltation. La volonté de produire ne s'est jamais affirmée avec autant d'énergie et de ténacité, elle n'a jamais offert un caractère aussi irrésistible, nous dirions presque, aussi fatale : elle se comporte comme une force élémentaire. Créer naturellement, créer spontanément dans tous les domaines de la pensée et de l'action, créer dans l'ordre des passions de nouvelles manières de sentir, créer même dans l'ordre de la vie intérieure par une réforme morale incessante, c'est la fonction propre de cette force qui porte en elle tant de germes, tant de promesses, tant de révoltes, et dont Rousseau, étonné et inquiet, est le premier à signaler la singularité.

Le caractère original et redoutable de cette force tournée vers la création en tous sens — avec les destructions provisoires et les bouleversements que toute création implique — pourrait sans doute se prêter à l'analyse. A la suite de Rousseau qui, du haut de son rêve, a plongé un regard d'artiste dans ce monde en gestation, nous pourrions, avec quelque vraisemblance, suivre sa formation, assister à l'essor, au prodigieux soulèvement de ces énergies impatientes. Disons-le tout

(1) *Confessions*, première partie, liv. III, t. XIV (Œuvres de J.-J. Rousseau, édition Didot l'aîné, 1817, chez Deterville).

de suite : rien de serein, rien de froidement intellectuel n'entre, à l'origine, dans leur composition, encore qu'elles doivent « éclater aux esprits » et rayonner dans l'ordre des intelligences. Des émotions et des images, des sentiments en mouvement, au rythme précipité, suivant une progression qui les élève et les tend à les briser, c'est cette profusion et ce luxe de la vie affective qui nous apparaît tout d'abord et nous déconcerte. Nous soupçonnons, au delà du génie de connaissance et bien avant lui, un génie de sentiment que le premier se borne à traduire; ou mieux nous soupçonnons l'âme dans sa puissance originelle, réduite à ses forces natives que rien ne réussira à capter, et celles-ci, jeunes et tendues, se contractant pour conquérir l'avenir, se jouant de la matière — sociale ou autre, — la combinant à leur gré, imprimant sur tout ce qu'elles produisent une marque de simplicité héroïque. Puis, quand la détente est venue, la même puissance se retrouve, inscrite dans les profondeurs du sentiment et de l'intelligence; nous la voyons, lasse et brisée, mais se souvenant de sa valeur interne, souffrant de son délire, méditant sur son infinité : et c'est tout le pathétique des derniers écrits. Donc, à chaque démarche de cette sensibilité prodigieuse, à chacune de ses crises, ou de ses délires, c'est un élan créateur qui s'ébauche. Et, aussitôt, dans la pensée méditative qui en recueille les pulsations, nous voyons s'instaurer, en une étroite correspondance avec elle, de nouvelles doctrines, des nouveaux arrangements d'idées, de nouvelles formes de croire, une poésie nouvelle, un nouveau lyrisme : tout cela, d'ailleurs, emporté dans un courant tragique, sous l'action précipitée d'un invisible moteur.

Ce développement des forces spirituelles qui servent de base à l'inspiration de Rousseau ne présente pas une allure régulière et continue. « Je n'ai ni sang-froid ni prudence et n'en suis que plus à plaindre, » écrivait-il à Malesherbes (1), en lui demandant d'être son protecteur contre lui-même. Sa vie aventureuse, voisine de la nature, éloignée des mensonges conventionnels des sociétés, devait encore aider l'essor de ses sentiments impatients. Ceux-ci allaient bientôt s'exaspérer, en rencontrant de toutes parts de multiples résistances. Jeté,

(1) Voir l'utile publication de M. Pierre-Paul Plan, *J.-J. Rousseau et Malesherbes*, Paris, Fischbacher, 1912.

pendant plus de dix années, dans une société raffinée, ouverte à toutes les finesses de l'esprit, mais inaccessible à toutes les inspirations du cœur, désireux tout d'abord de s'adapter à ses goûts, Rousseau s'efforça d'exceller dans les disciplines qui fixaient la faveur publique et, quoi qu'on en ait dit, il y réussit parfaitement. A ce moment, il était bien loin de soupçonner ce monde inquiet et trouble de sentiments qu'il portait en lui, et de démêler le rêve douloureux qui déjà s'y formait obscurément. Mais, nous le verrons, ces sentiments poursuivaient leur marche silencieuse ; ils se reformaient avec d'autant plus de promptitude qu'ils rencontraient plus de sourdes résistances, et qu'ils étaient plus blessés, niés, contestés. Un jour devait venir où leur force serait assez grande pour bouleverser l'équilibre intellectuel que Rousseau, par esprit d'imitation sans doute et par respect des formes d'une société séduisante, avait péniblement établi en lui. Ce jour-là, tant de forces comprimées et méconnues, mais en effervescence, tant de ressources de tendresse et de joie tenues en réserve, devaient se faire jour brusquement, éclater en paradoxes éloquents, en ardente poésie. Et ce fut la revanche de la nature sur la convention, de l'esprit novateur sur l'esprit social, du sentiment, qui se hausse à l'autonomie, sur la pensée qui le tient esclave.

Nous voudrions assister à ce moment décisif de la formation de Rousseau. Nous voudrions retracer l'histoire pathétique d'une sensibilité qui se débat et se dégage.

I

Une telle complexion pourrait déjà nous être révélée du dehors, par l'examen des aspects contrastants que présente l'œuvre spéculative de Rousseau. Elle relève tour à tour — et quelquefois simultanément — d'une ardeur tout idéale qui rattache notre auteur aux plus beaux génies de l'intelligence, et d'une prodigieuse intensité de la vie intérieure. Son œuvre n'est pas une — non plus que sa personne ; mais le ressort qui la fait se déployer est toujours le même.

Qu'il y ait en Rousseau des personnalités opposées, différemment marquées selon les moments, qu'il soit passé par les attitudes les plus diverses du cœur, et cela par nécessité de nature, sans le dilettantisme d'un amateur d'âme, c'est un

point que son histoire psychologique a suffisamment établi. Que sont ces attitudes qui alternent, ou qui se supplantent? D'où sont-elles venues? Comment se sont-elles produites? Commençons d'abord par les bien préciser, avec leur vie distincte, et par établir le fait brutal de leur succession.

La doctrine des premiers Discours, le Contrat Social, l'Emile en certaines de ses parties paraissent relever d'une inspiration très ferme, d'une ordonnance des idées symétrique et rationnelle. Tout est décision et certitude dans l'intelligence souveraine qui, en une soudaine et vaste intuition, a contemplé la suite harmonieuse des idées formant le monde intellectuel, et nous en révèle la fière et noble économie. Intrépidité logique, trame serrée et indestructible des déductions, ivresse dialectique, foi au droit, en l'homme, en la vie, patriotisme ardent : telles sont les dispositions énergiques, éminemment viriles, qui se mettent en relief, et qui se détachent tout en lumière dans cet esprit magnifiquement organisé, illuminé des complètes certitudes. C'est donc une personnalité intellectuelle et morale extrêmement accusée qui se manifeste au lendemain de la réforme intérieure dont nous aurons à esquisser les grandes lignes. L'image héroïque de Rome et de Genève forme le centre de la perspective intérieure. Genève apparaît, ainsi que l'a dit Gaspard Vallette, « baignée dans la claire lumière des souvenirs d'enfance », dans le mirage poétique d'un passé toujours vivant. Et comme si la rude cité introduisait en lui quelque chose de sa décision et de sa fierté, toutes les idées et toutes les démarches dont elle a été l'inspiratrice se détachent avec un relief saisissant, et participent à cette « claire lumière » qu'elle projette sans cesse en son âme. Du même coup et dans la même direction de pensée, nous comprenons les retours fréquents de cet état d'esprit. Tantôt la base solide du patriotisme est donnée par l'attachement aux institutions nationales (1); tantôt la liberté est célébrée avec un enthousiasme qui n'admet nul tempérament et se prête à des tableaux idylliques et héroïques (2); d'autrefois, les fêtes publiques, les jeux, les cérémonies patriotiques sont autant d'éléments précieux dont se forme le sentiment de la patrie et du devoir; ailleurs, enfin, l'éducation

(1) *Considérations sur le Gouvernement de la Pologne*, 1772.

(2) *Projet de constitution pour la Corse*, 1765.

nationale compose pour un peuple une même âme, dominée par un égal amour de la liberté et de l'égalité, par la même image du droit. C'est assez dire que tout parle, dans une telle condition, de vérité et de courage. Prenons le Contrat Social comme l'expression, ou le résumé, d'une telle attitude : nous y verrons un livre héroïque. Il est écrit pour des peuples généreux « que dévorait l'ardent amour de la gloire et de la patrie. » Il est d'une inspiration rationnelle et antique tout ensemble. Il se ressent de l'ardeur à la vie et de la valeur romaine. Il croit et il nous fait croire en la justice et au droit. C'est une page de Plutarque pénétrée de l'esprit cartésien, ou mieux, imbu du sens de l'universel, tel que Spinoza l'eût entendu. En dépit de défaillances momentanées, cette robuste inspiration reprend, ou persiste. Le début des Lettres de la Montagne nous en offre le témoignage frémissant. « Réduit au triste emploi de me défendre moi-même, j'ai dû me borner à raisonner ; m'échauffer eût été m'avilir. J'aurai donc trouvé grâce en ce point devant ceux qui s'imaginent qu'il est essentiel à la vérité d'être dite froidement, opinion que pourtant j'ai peine à comprendre. Lorsqu'une vive persuasion nous anime, le moyen d'employer un langage glacé?... Tout au contraire, celui qui sent (la vérité) ne peut s'abstenir de l'adorer. Celui qui demeure froid ne l'a pas vue. » Nous sommes donc bien en présence d'une ferme maîtrise des idées, des convictions, des joies intimes de Rousseau. C'est là une condition intellectuelle et morale des plus précises : comme inspiration la raison, comme méthode l'évidence, comme religion le droit et la loi, comme objet de contemplation l'universel, et comme état sentimental correspondant, la joie intellectuelle, l'ivresse des idées que tout cela peut donner. C'est une personnalité précise et tranchée, c'est un moi, le moi dominant de Rousseau.

Mais ce n'est pas le seul. Transportons-nous d'un bond à l'extrémité opposée au Contrat Social. Songeons aux « Réveries » où Rousseau converse avec son âme, et jette un long regard attendri sur tout ce qui l'a ému et charmé. Ou mieux, parcourons les parties les plus lucides des « Dialogues ». Elles relèvent d'une philosophie désolée : la vie nous trompe ; la mort est proche ; l'amitié nous déçoit ; le rêve seul nous console... Cette acceptation résignée du mal, de l'injustice et de la mort, cette renonciation aux croyances héroïques de la

virilité indiquent du moins le désarroi moral de Rousseau, et une composition nouvelle de ses états intérieurs. Or, cette disposition ne se remarque pas seulement au terme de sa carrière, comme on pourrait le croire. Liée à la vie des sentiments, de même que la première était rattachée à l'organisation logique des idées, elle est continue, elle est persistante. Et, qu'on nous passe le mot, elle n'a pas seulement une existence littéraire, ou de reflet. Toutes les fois que Rousseau aime, sent, imagine fortement, donc dans ses amours, dans sa religion, dans son lyrisme, dans son romantisme, on la voit qui se dessine à son tour, qui s'affirme et qui chasse l'autre. Le moi pathétique opposé au moi héroïque, le moi du sentiment opposé au moi de la pensée, le moi qui se défait opposé au moi qui se fait et qui fait, voilà la contrariété interne dont l'œuvre de Rousseau est remplie, comme sa vie, et qui seule peut donner un sens à son inspiration si multiple et si complexe.

Même contraste, énergiquement marqué, entre les idées que la culture intellectuelle lui léguait, et qui composent d'ailleurs le fond de notre civilisation actuelle, et les suggestions venues de la sensibilité. Ne l'oublions pas, en effet : la doctrine de Rousseau va à l'encontre tout d'abord des deux idées essentielles, vitales, auxquelles son siècle a le plus tenu : l'idée du progrès, qu'il remplace par la notion pessimiste d'une irrémédiable chute dont l'esprit social et la pensée réfléchie font les frais ; ensuite, « le faux principe de la raison perfectionnée », qu'il reproche à l'abbé de Saint-Pierre d'avoir adopté, « sur la haute opinion qu'il avait prise des connaissances modernes », pour en faire la base de tous les établissements qu'il proposait et la source de tous ses sophismes politiques. Et de là, apparemment, l'erreur que le dernier partagea avec son siècle et dont ni l'un ni l'autre n'ont jamais pu sortir, que les hommes se conduisaient par leurs lumières plutôt que par leurs passions (1). La défiance à l'égard de ce « faux principe » qui inspira sa réaction contre l'esprit scientifique et l'esprit social, se retrouve, invariable, à la fin de sa carrière. Parlant au marquis de Mirabeau de l'ouvrage sur *l'Ordre essentiel des sociétés politiques*, où la méthode rationnelle est perpétuellement appliquée, Rousseau ne craint pas de dénoncer la prétention et l'insuffisance de la raison abstraite. « Je

(1) *Confess.*, liv. IX, p. 240.

n'ai jamais pu bien entendre ce que c'était que cette évidence qui sert de base au despotisme légal, et rien ne *m'a paru moins évident que le chapitre qui traite de ces évidences*. Ceci ressemble au système de l'abbé de Saint-Pierre, qui prétendait que la raison humaine allait toujours en se perfectionnant, attendu que chaque siècle ajoute ses lumières à celles des siècles précédents. Il ne voyait pas que l'entendement humain n'a toujours qu'une même mesure et très étroite, qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre, et que des préjugés toujours renaissants nous ôtent autant de lumières acquises que la raison cultivée en peut remplacer. Il me semble que l'évidence ne peut jamais être dans les lois naturelles et politiques qu'en les considérant par abstraction. Dans un gouvernement particulier, que tant d'éléments divers composent, cette évidence disparaît nécessairement (1) ». Et il conclut en une sentence qu'il aurait pu jadis s'appliquer : « Votre système économique est admirable. Rien n'est plus profond, plus vrai, mieux vu, plus utile. Il est plein de grandes et sublimes vérités qui transportent. Il s'étend à tout : le champ est vaste ; mais j'ai peur qu'il n'aboutisse à des pays bien différents de ceux où vous prétendez aller »

Exactement à la même époque, à mesure qu'il se détachait davantage des trompeuses clartés de l'évidence transportée dans l'ordre des réalités morales, il marquait, en termes décisifs, son retour aux inspirations du sentiment. Au marquis de Mirabeau encore, il écrivait : « Quelque mal que vous pensiez de la sensibilité, prise pour toute nourriture, c'est l'unique qui me reste ; je ne vis plus que par le cœur (2). »

Disons toutefois que ce jeu contrastant de la pensée et du sentiment, devenu comme une condition de la production pour Rousseau, peut affecter une forme beaucoup plus aiguë. Contestées, piquées au vif par l'aiguillon de la contradiction, surtout quand elle tient à la nature même des choses ou à quelque fatalité sociale, ces forces sentimentales se ramassent et réagissent avec une violence qui les épuiserait tout d'un coup, si la pensée méditative ne venait à point recueillir les fruits de leur agitation. Cette particularité est d'importance : elle a

(1) *Lettre au Marquis de Mirabeau*, 26 juillet 1767, p. 78, t. XIII.

(2) *Lettres au Marquis de Mirabeau*, 19 juin 1767, t. XVIII.

été peu remarquée, elle est pourtant bien remarquable. Insistons-y.

II

Rousseau pense habituellement sous forme d'irritabilité et en quelque sorte par contraste. L'opposition lui est nécessaire pour construire sa pensée : celle-ci ne s'organise, ne trouve sa vigueur et sa consistance qu'à ce prix. L'aiguillon de la contrariété lui est plus indispensable qu'à d'autres. A cet égard les accidents même de sa vie aventureuse et tourmentée, les obstacles qu'il rencontre sans cesse, les oppositions qui se dressent autour de lui et jusqu'en lui, sauf toutefois la haine et le mépris qui l'affaissent et le désespèrent, permirent à sa brillante pensée de manifester tous ses aspects, de faire éclater toutes ses facettes, de réaliser une à une les possibilités contraires qu'elle recélait. La contradiction — non celle qui vient des idées, mais celle qui vient des personnes, de l'injustice ou de la dureté des hommes, des iniquités sociales ou de la cruauté des institutions — a la propriété de mettre en branle ses forces secrètes, de les précipiter au dénouement, de leur faire porter tout leur fruit. Et comme ces forces sont variées, facilement tendues, en nombre infini, que plusieurs parmi elles sont explosibles et redoutables à l'ordre social, on comprend quelles peuvent être la variété, la portée et surtout l'imprévisibilité de l'œuvre qui en résulte. Dans cet essor des puissances sentimentales, dans cette mise en liberté incessante de ressources si pleines et si riches, on ne saura trop qu'admirer, ou de la force originelle et de l'élan qui les élève, qui les pousse, qui les fait s'épanouir en haut, ou de la diversité et de l'aisance de leurs combinaisons, ou enfin du vertige qui les gagne et les emporte le plus souvent dans un mouvement éperdu. Car on le devine : la sensibilité parvenue à ce point d'exaspération et d'effervescence, quand tant de germes de pensée s'agitent en elle, ressemble à une *force de la nature*. Nul obstacle n'a raison de son mouvement ; nulle formule n'épuise sa fécondité ; nul programme intellectuel n'oriente sa marche. L'effort qui la limite est justement ce qui la fait se ressaisir avec une promptitude déconcertante. Elle rebondit, elle se reforme sans cesse. Quand elle paraît épuisée, elle fait appel à de nouvelles réserves aux-

quelles elle imprime un mouvement inattendu : elle n'est jamais plus près de produire que quand on la croit morte. Contestée, tendue, douloureuse, c'est alors qu'elle est le plus propre à se renouveler, infatigable créatrice.

Cette condition est absolument nécessaire pour l'intelligence de l'œuvre de Rousseau. A l'origine de chacun de ses écrits, nous comptons retrouver, non un travail d'idées (ce travail est une résultante et il est, à tout prendre, secondaire), mais l'exercice d'une tendance. Plus cette tendance s'excite ou s'exaspère, plus elle se prolonge en un ébranlement sentimental, et mieux elle se survit, transformée, dans le système d'idées qu'elle a aidé à produire. Abandonnée à elle-même, elle se fût endormie sans révéler toutes ses puissances. Elle eût connu cette impression mortelle de langueur, ce dégoût, ou ce manque d'intérêt à la vie que Schopenhauer signale comme l'écueil d'une activité sans contraste. Les circonstances devaient lui épargner cette extrémité. En lui ménageant de perpétuels obstacles, elles allaient redoubler son élan et rendre plus inévitable, plus manifeste aussi, l'explosion finale. Dans cette explosion de la tendance, d'abord frémissante et contenue, réside à proprement parler le travail créateur chez Rousseau.

Cette disposition secrète nous permettra d'abord de comprendre la forme même de ses écrits, qui sont moins des traités orientés vers la calme exposition que des actes d'opposition ou de révolte. La forme en est par suite toujours directe et proprement personnelle. Elle s'adresse à un interlocuteur, réel ou imaginaire : elle devient rapidement conversation persuasive ou pressante, dialogue, réplique foudroyante, colloque intérieur. Il y a toujours, en elle, du mouvement et de la parole, avec l'accent qui remue et s'adresse à un auditeur invisible. Ce sont, en effet, des « Discours », avec ce que le genre comporte de convainquant et d'immédiat. Emile met aux prises deux personnalités qui en appellent de l'une à l'autre sans cesse, et la Profession de foi du vicaire savoyard est le plus émouvant des sermons laïques. Le Contrat Social a l'allure d'une proclamation héroïque. Les Confessions tirent une partie de leur grandeur de ce qu'un homme se révèle, qu'il fut, devant d'autres hommes, mortels et pitoyables comme lui : elles s'adressent à un cercle compatissant d'au-

diteurs invisibles, formé de ceux qui ont aimé et souffert. La « Julie » est la rencontre passionnée de sensibilités tendues et douloureuses, qui doivent à cette condition de passer par les attitudes les plus paradoxales du cœur. Mais surtout, c'est la forme directe que Rousseau recherche; c'est qu'elle le met en présence d'un adversaire à réduire, ou à convaincre, ou à foudroyer. Sa vigueur se contracte alors comme pour un grand effort, une lutte suprême. *Lettres sur la musique française, lettres à M. de Beaumont, lettres écrites de la Montagne, lettres à Malesherbes, lettres à d'Alembert* : c'est une communication directe de personne à personne, une dialectique passionnée qui cherche, qui presse, qui poursuit l'esprit, le circonviert, investit peu à peu toute l'âme, l'entoure de sophismes, soulève en elle des doutes et des contentions, la froisse, la contrarie, la met en désaccord avec elle-même, l'amenant à désirer la solution suggérée, celle qui la réconciliera avec soi, qui l'apaisera, qui la rachètera de l'erreur, et, pour arriver à ce terme, avec une habileté sophistique, sait faire miroiter à ses yeux les promesses de vérité, auxquelles se mêle l'attrait de la félicité promise et du salut assuré.

Il est d'ailleurs facile de voir à l'œuvre ces tendances ébranlées par la contrariété, et de suivre le jeu de leur création quand, piquées au vif, elles s'émeuvent et s'exaltent.

Rousseau, depuis son arrivée à Paris, son séjour à Venise, son retour dans une société qui lui fait fête, s'occupe, comme on sait, de musique, de lettres, d'économie sociale, et finit par écrire à l'Encyclopédie : bref, il accepte tranquillement les conditions de l'existence ordinaire, et il s'y adapte. A plusieurs reprises cependant des réactions se produisent, accompagnées d'un travail intérieur des plus féconds. A la suite d'une maladie suivie de fièvre et de vertige, l'image, je dirai même la vision de sa vie idéale, opposée à sa vie mécanique et banale, apparaît nettement, se met en relief, détermine par un jeu de contraste la résolution d'une *réforme morale*. Cette résolution est d'ailleurs suivie d'effet. Rousseau commence à rompre avec les cadres sociaux. Il se libère. Peu de temps après, une autre vision, obtenue toujours par résistance aux engagements qui pèsent sur lui, se précise et prend corps dans son esprit : elle lui révèle l'infinie jouissance que la création imaginative porte en elle, avec ses promesses de félicité. — Les premières œuvres

s'expliquent par là : ce sont des actes d'opposition et de résistance. L'amour de la liberté, — qui est avec le goût du bonheur une des tendances les plus profondes chez Rousseau, — ne fût point sortie du vagabondage intellectuel, si les cadres sociaux formés par des amitiés tyranniques, des habitudes contraignantes, n'avaient déterminé cette attitude agressive. La lettre sur la musique française est un *heurt*, et rien d'autre. La lettre à d'Alembert dérive d'un mouvement d'indignation contre ceux qui entreprennent de pervertir la patrie. L'affirmation réitérée de l'état de nature, de la vie selon la nature, est moins un tableau positif de l'existence primitive qu'une réplique, ou une riposte, ou un défi, à ceux qui prônent la vie sociale. La Nouvelle Héloïse, commencée dans la plus parfaite sérénité, se ressent d'un besoin d'aimer que les circonstances ne favorisent guère d'abord, qu'elles contrarient absolument par la suite. Si l'amour n'eût été contesté, et traversé, la note pathétique, ce mélange de désir et de regret, ne se fût point manifestée à ce point. Emile est une protestation de la tendance à la liberté, de la tendance au bonheur, à la conquête du monde par l'exercice libre et par la joie, contre les formes d'éducation qui les méconnaissent et les contrarient. La sensibilité enfantine qui ne s'est jamais abolie dans Rousseau résiste et s'inquiète, blessée de tous côtés par les menaces de formation mécanique, de pharisaïsme pédantesque : elle étouffe, elle proteste, elle se révolte. Ce cri d'indignation est l'Emile. La condamnation de l'archevêque de Paris, les circonstances de l'exil déterminent la foudroyante réplique qu'on sait, merveille de dialectique et de discussion pressante : l'individualisme religieux, blessé au vif, se débat et se libère. Mais il se révolte à nouveau, avec une énergie indomptable, quand les pasteurs de Genève l'attaquent si injustement : les tendances religieuses blessées se font agressives et combatives. Les *Lettres de la Montagne* expriment ce soulèvement de l'âme, et cette réaction mystique : ce sont des gémissements de héros. On a remarqué que, très près du protestantisme dans la lettre à M. de Beaumont, Rousseau est rejeté, par le jeu des contrastes, dans une façon de sentir presque catholique. Enfin, les *Confessions* sont fortuitement commencées à Motiers, sur l'exhortation d'un libraire, et d'abord dans une pensée d'apologie. S'il n'avait pas été persécuté, il ne les aurait peut-être

pas écrites. Les *Dialogues* nous offrent son « cœur » dédaigné, se débattant contre des ennemis invisibles, et les *Rêveries* sont une admirable revanche de la sensibilité qui échappe enfin à tant d'obstacles et plane sur une réalité hostile, avec la douce conviction qu'elle porte en elle l'apaisement et la délivrance.

Ainsi, nous en convenons, le jeu des tendances n'expliquerait pas à lui seul l'étonnante succession de tant d'œuvres rares. La résistance, l'hostilité réelle ou imaginaire des hommes, les sottises de la société ont agi sur la partie la plus aveugle de son âme, la sensibilité. Cette sensibilité sans règle, suspendue à la jouissance, au bonheur et à l'amour, y devient, grâce à l'obstacle, exaltée et intraitable, presque toujours ennemie de l'opinion, instigatrice de révolte. Son goût prédominant, sa vraie passion, son plus grand plaisir, serait de rêver. Il raconterait « les orgies silencieuses de sa sensibilité et de son imagination ». Celles-ci prennent corps, parce que la réalité sociale les menace, et les offusque. De même, s'il a le dégoût des hommes, il faut en chercher la cause secrète, non certes dans un pessimisme doctrinal, mais dans l'opposition irréductible de ses tendances personnelles, dans cet « indomptable esprit de liberté que rien n'a vaincu », et qu'il est sans doute le seul à connaître. La doctrine viendra ensuite, résultant de ces heurts et de ces oppositions. Des tendances comprimées ou méconnues, qui se contractent, se révoltent, et finalement s'épanouissent en une floraison d'images et de mythes, l'ivresse d'un rêveur alourdi de songes et, en fin de compte, la disposition en systèmes de ces élancements du cœur et de ces aspirations inassouvies, tandis que la réflexion pâlit et que les normes qu'elle propose s'éclipsent, voilà l'œuvre de Rousseau saisie, non dans son développement doctrinal, mais dans les sources affectives qui l'alimentent. Rousseau confondra toujours ses tendances et sa « sensibilité », sa sensibilité et son cœur. Il accordera à la sensibilité le prix infini que Descartes et Pascal attribuaient à la pensée. De là le drame intérieur installé dans son œuvre, et qui la bouleverse : de là son caractère contrastant et douloureux ; de là ses déchirements. Sentir, c'est déjà désirer et souffrir.

Sur ce point, le témoignage de Rousseau est formel et décisif : « Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité,

ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élançement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. » Etrange spectacle que cette sensibilité insatiable. C'est là pourtant que réside le secret du génie de Rousseau. Suspendue au désir inassouvi, au point de n'être que ce désir même, cette sensibilité suscitera de son fond un mirage bienfaisant. Comme il arrive au désir qui s'assouvit, elle se reposera par instants dans une vision pleinement satisfaisante et se donnera une sorte de revanche idéale sur les circonstances qui l'ont contrariée ou abolie. Elle se créera ainsi une atmosphère, de nouvelles conditions de vie adaptées à son besoin dominant, à son délire, ou à son caprice. Elle ne sera plus, comme au début, instigatrice de révolte ou de résistance ; elle deviendra créatrice de fictions, de chimères, de visions consolatrices. Les mythes, dont nous avons parlé, se produiront avec une prodigieuse abondance dans cette pensée ramenée, de la sorte, à la fécondité primitive. Et tous ces mythes nous parleront d'un « monde enchanté » où l'imagination se complaît et qu'elle tire, à l'appel du désir, de son propre fond. Cette intervention est décisive. De cette explosion de la tendance en des images qui la figurent, en des mythes qui la symbolisent, on verra sortir l'inspiration si multiple et si ardente : monde éclatant produit à son gré, rempli de ses attraits, colorés de ses feux changeants. Ainsi la pluie de lumière, variée et étincelante, que des fusées explosant dans la nuit laissent flotter après elles.

III

L'état d'ardeur et de première inquiétude que nous venons de décrire peut très bien s'accorder avec l'aveu de la première lettre à M. de Malesherbes. « J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite et le repos dans ma vieillesse ; et comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'était une

folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrais pas, j'ai tout planté là et je me suis dépêché de jouir. » Cette contradiction de son cœur avec son esprit, du goût héroïque et romanesque hérité de ses lectures et de sa première formation, avec son indolence naturelle, devait l'amener aux deux sentiments qui nous paraissent commander toute sa vie, savoir : le détachement à l'égard du monde, où rien n'est qu'artifice et efforts inutiles, et l'attachement croissant à une société idéale, œuvre de son imagination, où il puisse du moins contenter son cœur. Il s'en explique très nettement :

Dans ma jeunesse, je croyais trouver dans le monde les mêmes gens que j'avais connus dans mes livres ; je me livrais sans réserve à quiconque savait m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étais actif, parce que j'étais fou ; à mesure que j'étais détrompé, je changeais de goûts, d'attachements, de projets ; et dans tous ces changements je perdais toujours ma peine et mon temps, parce que je cherchais toujours ce qui n'était point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu l'espoir de le trouver, et par conséquent le zèle de le chercher. Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains ; et, sentant que je ne trouverais pas au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvais cultiver sans peine, sans risquer de ne pas la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait (1).

Voilà, formellement établie, la contradiction interne qui poussait irrésistiblement Rousseau à la résoudre *théoriquement* par une doctrine appropriée à son état, et *pratiquement* par un mode d'existence capable de fixer un terme à ce conflit désespérant, et à donner le pas au cœur sur la raison, à la vie sentimentale sur l'esprit social. La doctrine qui devait donner satisfaction aux vœux secrets, si longtemps comprimés, de la sensibilité, est celle que tout le monde connaît, et qui forme la matière du premier Discours. Elle se retrouvera aussi dans le Discours sur l'inégalité et le Traité de l'é-

(1) *Deuxième lettre à Malesherbes.*

ducation : « lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout. » Car, notons-le bien : toutes les contradictions du système social qui y sont dénoncées, ainsi que les oppositions insurmontables entre la destinée de l'homme « bon naturellement », et sa destination sociale tenant à des institutions qui ne cessent de l'altérer, sont en réalité rattachées à une opposition plus profonde, *tout interne* : « un paresseux qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte. » Deux contraires qui semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère, mais qui composent pourtant le fond du sien. Evidemment, cette nature double, agitée continuellement par des alternatives de désespoir et d'exaltation, ne saurait trouver le calme, bien au delà du principe de l'effort intolérable et de l'agitation stérile représentés par toute vie sociale, que dans l'abandon aux forces élémentaires de la nature, dans le repos confiant au sein d'un état qui soit comme la jeunesse du monde, et qui réponde, à son tour, à l'éternelle jeunesse du cœur.

Ce dénouement théorique était bien fait, on en conviendra, pour donner satisfaction au double besoin qui agitait l'âme de Rousseau : ce besoin de quiétude et de tranquillité sereine, et cette aversion innée, fortifiée encore par l'expérience, pour l'entrave et l'effort. Si Rousseau se présente aux yeux de ses contemporains en contempteur de la société qui l'avait tant célébré, et en « ennemi des lois », ce n'est pas, comme l'estiment de superficiels commentateurs, par l'effet d'une pensée paradoxale ni comme suite d'une vue de l'esprit. Mais le sentiment, semblable à une faible lueur, qui s'était éveillé en lui, pareil à une révélation subite, au penchant du vallon des Charmettes, devait prolonger sa flamme tremblante sur les premières réalités de la vie avec lesquelles ce grand enfant se trouvait aux prises. Il devait grandir sans cesse, alimenté par la détresse morale, et finir par dissiper toutes les fausses clartés qui l'avaient abusé, tous les faux biens qui l'avaient séduit. « Taisez-vous, raison imbécile », répéterait-il, dans une situation presque identique, avec Pascal. En tous cas, le principe de la « raison perfectionnée » ou de la réflexion est désormais subordonné au principe de l'instinct, la technique basement scientifique qui en résulte comme une suite

d'opérations calculatrices, à la vie du sentiment et de l'intuition. La raison, engagée dans ses laborieuses constructions, n'a donc plus à contrarier les vues de l'instinct, les révélations du cœur. Celui-ci a trouvé, ou retrouvé, son ordre ; c'est l'ordre de la sensibilité. Il peut s'y reposer sans crainte des pièges du raisonnement ramené à sa médiocrité native. Rien ne saurait l'en déloger. La prédominance de l'état naturel sur l'état social consacre l'avènement de l'ordre du cœur ; elle est figurative ; elle n'a qu'une valeur de symbole. La vertu, qu'elle célèbre, n'est que l'harmonie et la souplesse native de la sensibilité rendue à elle-même.

Un tel dénouement, rattaché si directement à l'évolution des sentiments et des affections, devait avoir sans tarder une répercussion pratique. La retraite à l'Hermitage, la vie libre de Montmorency seront le terme logique de cette conversion. Le solitaire de Port-Royal allait chercher dans l'isolement un moyen efficace de briser avec tous les engagements qui pouvaient le distraire, et qui, du dehors, importunaient sans cesse la vie du dedans (1). A vrai dire, ce détachement ascétique ne se retrouvera pas dans Rousseau qui, en matière de salut, fut surtout sensible et à la libération de ses images comprimées par la vie sociale et à la satisfaction immédiate d'imaginaires désirs. Mais il demandera à la solitude ce qui constituait pour lui l'essentiel même du salut, la libre circulation des sentiments et des idées, l'enrichissement interne, un redoublement de son existence imaginative. Quant à savoir si pareil état d'esprit était solide, on n'a qu'à mesurer le nombre, la consistance et la continuité des œuvres qui en naquirent, pour en apprécier la valeur et l'extraordinaire efficacité.

Toutefois, les circonstances et, plus encore, la marche normale de ses sentiments ne devaient pas lui permettre d'arriver immédiatement au but. Ici se place, de 1751 à 1756, après le premier discours jusqu'à la retraite à l'Hermitage, une période encore inquiète, surtout tendue, qui sert de transition entre l'état social, hors duquel il se sent insensiblement attiré, et l'état naturel, ou ce qui est identique, l'état de sensibilité et d'imagination pures auquel l'appelle une irrésistible vocation.

Pour nous en convaincre, retenons les principaux degrés de

(1) Cet état d'esprit a été profondément analysé par M. Boutroux dans son *Pascal*.

cette réforme morale. Une maladie, contractée peut-être « au maussade travail de cette maudite caisse », lui fit faire de sincères réflexions sur son état. Il est bon de remarquer, en passant, que, comme la plupart des imaginatifs (et je n'en excepte point Pascal), la période de maladie est, chez Rousseau, féconde en projets viables et en desseins tournés vers l'action, disons le mot, en véritables conversions morales. « Comment accorder les sévères principes que je venais d'adopter avec un état qui s'y rapportait si peu? Et n'aurais-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, et durant ma convalescence, je me confirmai de sang-froid dans toutes les résolutions que j'avais prises dans mon délire (1). » Renoncer à tout projet de fortune, se vouer à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu qu'il avait à vivre, appliquer toutes les forces de son âme à briser « les fers de l'opinion » et à faire avec courage tout ce qui lui paraissait bien sans s'embarrasser aucunement du jugement des hommes : telles furent les grandes lignes de sa réforme personnelle. Celle-ci, pratiquement, aboutit à la cessation d'un service chez M. de Francueil et au choix d'un métier, moins relevé sans doute, mais aussi moins dépendant et d'une régularité moins ponctuelle : « Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance et faisant taire la vanité, de caissier de financier, je me fis copiste de musique (2). » Cette réforme (3) ne l'empêche pas cependant de consolider ou de nouer de nouvelles amitiés, le baron d'Holbach, Duclos « doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avaient », la marquise de Créqui. Il se ménage des retraites charmantes chez le vicaire de Marcoussis, « où l'on passait le temps à chanter des trios de Chenonceaux », chez M. Mussard, son compatriote et parent, vrai philosophe pratique « qui vivait à Passy, sans souci aucun, dans une maison très élégante et dans un très joli jardin ».

Si *le Devin du Village*, qu'il composa à cette époque et dans cette charmante retraite, paraît être une dérogation à ses ma-

(1) *Confessions*, partie II, liv. VIII, p. 141.

(2) *Ibid.*, p. 143.

(3) Voir à ce propos d'intéressantes remarques dans l'ouvrage de M. Louis Duclos : *Jean-Jacques Rousseau : de Genève à l'Hermitage*.

ximes austères, la résolution qui en suivit la représentation donnée à Fontainebleau, devant la Cour, fut du moins bien conforme à ces principes et d'une noble simplicité. On sait comment Rousseau, en renonçant à une présentation au Roi, renonça du même coup à une pension qui lui était conditionnellement offerte. Il s'exemptait ainsi du joug qu'elle allait lui imposer. Car autrement, « adieu la liberté, la vérité, le courage. Comment oser parler d'indépendance et de désintéressement?... Je crus donc en y renonçant, prendre un parti très conséquent avec mes principes et sacrifier l'apparence à la réalité ». Ces principes, qui s'essayaient à régler sa vie si contrairement à sa vraie nature — nous verrons bientôt la réaction s'opérer, — il allait encore s'y raffermir, en les exposant dans le Discours sur l'origine de l'inégalité et en les mettant au jour dans leur sévère économie.

Le voyage à Genève, qui suivit de près cette composition, vint à propos le confirmer dans ses projets de réforme morale. L'évolution de sa sensibilité religieuse avait suivi, depuis la transformation contemporaine du premier Discours, une voie parallèle. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler sa foi, l'avait affermie par son aversion naturelle pour la dispute et pour les partis (1). D'autre part, pénétré, par l'étude de l'homme et de l'univers, d'une croyance en l'ordre des causes finales et en l'intelligence qui les dirigeait, il s'était aussi appliqué à lire la Bible, et surtout l'Évangile, méprisant « les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre ». Ainsi la philosophie, en l'attachant à l'essentiel de la religion, l'avait détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Cette libre exégèse l'avait à la fin conduit de la période d'indifférence qui avait suivi son catholicisme imaginaire et romantique au protestantisme, d'ailleurs requis pour obtenir le titre, tant désiré, de citoyen de Genève. On sait que cet enthousiasme « républicain », dont la conversion religieuse avait été le gage, ne dura pas longtemps. En dépit de cette conversion, en dépit de la célèbre dédicace à la république de Genève, « le seul avantage que lui procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait son cœur, fut le titre de

(1) *Confessions*, t. XIV p. 191.

citoyen qui lui fut donné par ses amis, puis par le public à leur exemple, et qu'il perdit dans la suite pour l'avoir trop bien mérité (1) ».

Avec cette constatation désabusée et ce « mauvais succès », se termine la première période de la réforme personnelle : réforme incomplète, relevant trop strictement à la fois de l'esprit cartésien et de l'esprit calviniste et, pour ces deux raisons, trop étrangère à la nature profonde de Rousseau, qui devait la combiner peu à peu avec des éléments beaucoup plus persistants de son caractère vrai et de sa personnalité.

On le devine : elle dépendait encore, en partie, de ce caractère artificiel que l'étude, la réflexion, les acquisitions de l'expérience avaient en quelque sorte consolidé. Si elle s'accordait avec un moi parasitaire, le moi tout construit de la réflexion, elle ne correspondait que bien rarement au « moi » du sentiment et de l'affection pure, à celui qui vibrait et ondulait profondément, et qui venait rejoindre les forces de la nature dont il était lui-même comme un élément. Nul système de théologie ou de morale ne pouvait se piquer de capter cette puissance redoutable ni d'accaparer l'étrange inspiration, faite de lumière et d'amour, qui circulait en elle. Cette puissance singulière, nous l'avons vue se creuser péniblement parfois, et parfois avec une impétuosité déconcertante, un chemin sinueux à travers les obstacles qu'elle rencontrait, ou parmi les systèmes d'idées et d'habitudes qui l'avaient un moment tenue captive. Nous avons mesuré le pouvoir extraordinaire de résistance et de dissociation qu'elle renferme, et qui nous a étonné plus encore peut-être que sa faculté créatrice. Mise en branle par les circonstances aventureuses d'une enfance et d'une adolescence prolongées, enrichie par les crises intellectuelles et les orages de l'esprit, elle ne fait que recueillir des forces secrètes qui s'épanouiront un jour dans toute leur savoureuse originalité. En attendant, ces forces, mues par une inspiration inconsciente, comme par un instinct défensif, se dégagent des cercles d'influence où elles sont emprisonnées. Elles échappent, impatientes et révoltées, au réseau qui les enserrait. Ces replis et ces détours, ces sinuosités, ces mouvements tournants finissent par avoir raison des influences les mieux con-

(1) *Confessions*, t. XIV, p. 197.

certées, des amitiés les plus tyranniques, des engagements sociaux, des institutions, des lois. Et l'œuvre où ce singulier génie décrit les résistances de la nature à l'asservissement de la pensée correspond justement à l'histoire de cette force primitive et sauvage, voisine des puissances élémentaires, dont elle excelle à s'assimiler le charme fécond. Elle en devient l'image fidèle, capable de s'en détacher à son tour pour vivre d'une vie indépendante, animée du souffle créateur qui se survit en elles. Ainsi, ni le monde, ni la période d'imitation et de contre-façon, ni l'engouement scientifique, ni la propagande encyclopédique, ni la philosophie, ni les souvenirs de Genève, ni la réforme morale, ni le protestantisme enfin, ne réussissent à la retenir. Elle se dégage successivement de toutes ses influences en bouleversant l'ordre des idées ou des faits, et en poursuivant, comme sous la pression de quelque puissant instinct, ses obscures destinées. Où s'achemineront ces forces errantes ? Trouveront-elles, au terme, le bonheur et la délivrance dont elles ont l'appétit ? Peut-être allons-nous le savoir.

IV

On connaît les circonstances assez fortuites qui détournèrent Rousseau de son projet de retour à Genève et qui le fixèrent à l'Hermitage, « ce lieu solitaire et très agréable » qui l'avait déjà frappé. On sait, par le joyeux et abondant récit des *Confessions*, comment la délicatesse de M^{me} d'Epinaÿ lui avait ménagé cette retraite. Il s'y installe le 9 avril 1756, alors que « la terre commençait à végéter » et qu'on voyait déjà « des violettes et des primevères ». A vrai dire, celui qui venait ainsi demander à la solitude un repos fécond apportait un programme de méditation intellectuelle dont nous le verrons peu à peu détourné par l'éclosion de la pensée rêveuse, plus conforme à sa nature profonde. Quels étaient donc ces projets philosophiques et ces écrits commencés, dont il comptait poursuivre la calme réalisation ? D'abord les Institutions politiques, dont il avait conçu la première idée durant un séjour à Venise. Une autre entreprise, plus récente, l'occupait davantage en ce moment : elle lui avait été suggérée par l'abbé de Mably, sous le patronage de M^{me} Dupin : c'était l'extrait des écrits de l'abbé de Saint-Pierre,

sorte d'exposé qu'il devait rendre clair et élégant, des idées de l'auteur qu'il fallait « pêcher à la nage dans vingt-trois assommants volumes » diffus, confus, pleins de redites. Ce travail, très convenable « à un homme laborieux, un manoeuvre », n'était pas son fait. Un projet plus personnel, et qui pouvait être utile aux hommes, était la Morale sensitive, ou le matérialisme du Sage. Frappé par les dissemblances que la plupart des hommes présentent au cours de leur vie, instruit, par son propre exemple, des flux et reflux des sentiments, Rousseau se proposait de chercher la loi de ces variations. Il voulait en marquer les causes et s'attacher à celles qui dépendent de nous, pour montrer comment « elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus maîtres de nos actions (1) ». Or, ces changements, bien loin d'avoir une origine fortuite, dépendent en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs qui nous modifient continuellement et qui créent en nous, sans nous et pour nous, des dispositions pratiques et des habitudes toutes-puissantes. Connaissant la loi de ces rapports, on pourrait assurer à la raison cette régularité que les perturbations de la matière lui ont enlevée, et forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle tourne si souvent (2). Enfin il méditait un système d'éducation, qui sera son *Emile*, et dont M^{me} de Chenonceaux l'avait prié de s'occuper. En dehors de ces projets, Rousseau, en travailleur avisé, estimant qu'un changement d'ouvrage est une véritable récréation, se proposait de mener à bonne fin le Dictionnaire de Musique dont les matériaux épars, mutilés, informes, « rendaient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf ».

Voilà pour les projets intellectuels. Toutefois, le train de vie à la campagne, en favorisant son penchant à la rêverie, dut avoir une prompte influence sur ce programme de travail. Le voilà en effet chez lui, dans une retraite agréable, et solitaire, capable d'y vivre de cette vie égale et paisible pour laquelle il se sentait fait. Ces projets « littéraires » ne devaient pas tarder à se ressentir des dispositions nouvelles qu'un état si doux devait exciter insensiblement en lui. Ceux qui n'étaient qu'objectifs ou impersonnels, comme l'exposé des théories

(1) *Confessions*, p. 218.

(2) *Ibid.*, p. 219.

de l'abbé de Saint-Pierre, allaient devenir l'objet d'une occupation mécanique; la Morale sensitive était, malgré son intérêt réel, trop théorique pour s'harmoniser avec les aspirations et les élancements de sa sensibilité. Le Contrat social et l'Emile surnagèrent pour des raisons que l'on devine aisément; ils offraient un cadre favorable aux préoccupations intimes de Rousseau, ou se rattachaient à sa vocation réformatrice. Il devait s'y ajouter la lettre à d'Alembert et la Nouvelle Héloïse. Ni l'une ni l'autre n'étaient prévues. Comment expliquer cette perturbation apportée dans un plan d'étude si longuement mûri et si bien concerté? Comment comprendre la genèse de ces œuvres capitales qui ne se rattachent pas toujours à l'unité de pensée dont Rousseau a grand souci? Quelle est la force qui les oriente dans le secret, alors qu'elle repousse les autres, et qui les porte au premier plan? Ce serait méconnaître Rousseau si l'on oubliait que l'intérêt spéculatif, quoique agissant puissamment sur lui, se subordonne le plus souvent à « un état du cœur », et la logique des idées à la logique des sentiments. Pour entendre l'orientation nouvelle de ses pensées, il convient de « récapituler » avec lui les affections secrètes qui l'agitaient depuis peu et qui donnaient à son âme une nouvelle forme. Elles nous permettront de comprendre encore une fois — et ce ne sera pas la dernière — la genèse de ses œuvres et les transformations inattendues de son génie.

Nous avons montré, dans la première partie de cette étude, que le système doctrinal de Rousseau se rattachait à une attitude mentale assez nouvelle pour lui : la concentration des forces intellectuelles, ramassées dans quelques vues de l'esprit et correspondant à cet ordre d'idées dont il ne se lassait pas de contempler « la noble et fière économie ». Nous avons rétabli au centre de ce système de pensées l'action de certaines reminiscences venues de la formation antique et du caractère genevois. Bref, c'était là *un cycle héroïque*, à la fois romain et protestant, nettement caractérisé par l'harmonie étroite de la conduite et de la pensée, et par la forme tranchante, catégorique des maximes. Bien que ce cycle doive reparaître au moment du Contrat social et dans certains passages de l'Emile, nous l'avons jugé extérieur encore à Rousseau et étranger à sa vraie nature, au-dessus de laquelle, de son propre aveu, il

avait vainement tenté de s'élever. De là, par la suite, cette rigidité des idées, cette intrépidité logique, exclusive de toute nuance, cet esprit de système, enfin, fort éloignés de ses dispositions intimes. De même, dans l'ordinaire de la vie, il suffira d'un changement de situation pour qu'il soit rendu à cette nature qu'il avait voulu dépasser, et, que le moi factice, maintenu avec une foi et une énergie inébranlables, fasse place à un enchaînement d'émotions beaucoup plus puissant sur son cœur et sur son inspiration.

Ne parlons pas encore des modifications de milieu qui devaient agir si puissamment sur sa « machine » et par là sur sa pensée, qu'on n'oublie pas l'esquisse très significative de la Morale sensitive ; recueillons plutôt des indices capables de révéler un changement radical dans l'attitude si tendue et si énergiquement factice que nous venons d'étudier. *Le Cycle de Rome et de Genève* (1) perdait en consistance, par le désenchantement même que Genève avait causé et qui déterminait, en un choc en retour inévitable, un nouveau groupement de pensées et de sentiments. A peine rendu à la foi protestante et à la hiérarchie civique, qu'il avait tant recherchées, Rousseau, en une mutation morale qui lui est familière, se détache et se rebute. La sécheresse « calviniste », qui avait soutenu son projet au cours de cette période troublée, se découvre-t-elle à lui avec ce qu'elle a de désespérant pour le cœur ? Rousseau aperçoit-il, tout d'un coup, cette carrière d'efforts, de lutte incessante avec soi-même et, pour parler comme les mystiques, d'aridité spirituelle ? Recule-t-il devant la perspective des sacrifices sans éclat et des héroïsmes obscurs que découvre l'esprit, quand il n'est plus soutenu par la fièvre de l'imagination ? Cette imagination échauffée, qu'on rencontre toujours chez lui en ses moments d'effervescence et qui s'ajoute à tout travail d'esprit, se trouva-t-elle, la crise passée, sans force pour transfigurer des perspectives désolantes ? J'estime, pour ma part, qu'il y avait dans la sensibilité de Rousseau tout un groupe de forces auxquelles l'attitude morale de la période calviniste ne pouvait donner satisfaction. Par une tactique que nous avons dénoncée, ces

(1) Voir, à propos de cycles psychologiques successifs, le cas très différent étudié avec tant de pénétration par M. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*.

forces vont s'organiser en vue de la résistance. Elles vont faire pression sur la cloison qui les a artificiellement retranchées du concert des puissances spirituelles dont elles faisaient parties. Bref, elles vont prendre leur revanche. Nous allons assister à ce lent travail de désagrégation d'un système d'idées par un système de sentiments, d'un moi sincère, conscient, mais superficiel encore, par un autre moi, placé à l'arrière-plan, inavoué jusqu'ici, mais dont l'activité se tend et bouillonne, et qui saura opposer à la symétrie conventionnelle du premier moi, la ténacité et la persistance des inspirations venues de la nature.

Nous avons vu que le projet d'établissement à Genève fut presque simultanément pris et abandonné. A cette date qui marque pour Rousseau l'une de ses plus grandes révolutions intérieures, les sentiments refoulés, vestiges de sa première existence, tendent à se reconstituer avec une promptitude incroyable. Il semble, en d'autres termes, que la force morale qui s'est tassée sur un point de la conscience se reforme sur un autre, déterminant un nouvel équilibre de l'esprit et comme une nouvelle effusion de force. A cette composition instantanée, à ce réveil des sentiments endormis, un rien, une rencontre fortuite pouvait servir de prétexte. C'était été le cas de son ancien ami Venture, dont la visite, reçue avec indifférence, ne laissa pas d'amorcer un travail d'esprit de ce genre et dont la vue ramena, des profondeurs de la mémoire, d'anciennes images particulièrement douces. Ce fut comme une voix du passé devant laquelle les appels du présent devinrent sans force. « Quand il fut parti, le souvenir de nos liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si pleinement consacrés à cette femme angélique qui maintenant n'était guère moins changée que lui ; les petites anecdotes de cet heureux temps ; la romanesque journée de Toune, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles dont une main baisée avait été l'unique faveur, et qui malgré cela m'avait laissé des regrets si vifs, si touchants, si durables ; toutes ces ravissantes délices d'un jeune cœur, que j'avais senties alors dans toute leur force et dont je croyais le temps pour jamais passé, toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulee et sur ces transports désormais perdus pour

moi (1). » Pour une sensibilité différente, la douceur de ces souvenirs, un instant savourée, se fût bien vite fondue avec les images du présent, ou mieux se fût vite dissipée, comme le mirage du bonheur perdu. Mais en juger ainsi pour Rousseau, c'est mal comprendre la nature de sa sensibilité, l'influence qu'exerce sur elle la loi des contrastes affectifs, et surtout la prise de possession immédiate et tyrannique de ses secrètes énergies par un tel mirage, toujours tout-puissant en elles. Mieux que la présence de Voltaire dans le voisinage de Genève, mieux que la répulsion que Tronchin lui inspirait, ces sentiments soudainement évoqués agirent sur lui : que devenait, devant ces vibrations délicieusement prolongées, le moi moral, de date récente, avec son infatuation ? Il ne pouvait que s'abolir insensiblement.

C'est ce qui eut lieu. Rousseau, nous le savons, sent et agit sous l'impulsion de la contrariété. L'obstacle excite et multiplie ses énergies ; il ne pense, ou plutôt il ne construit fortement sa pensée, que s'il a des résistances à vaincre. Il spéculé *sous le régime de l'irritabilité intellectuelle* ; l'indignation soutient ses idées. Ne voyant plus les hommes, il cesse de les mépriser. « Il redevient craintif, complaisant, facile, en un mot le même Jean-Jacques qu'il avait été auparavant (2). » Il est rendu à la nature, au-dessus de laquelle il avait voulu s'élever (3). Cette « révolution » va même si loin qu'elle l'emporte d'un bond à l'autre extrême. Dès lors, « son âme en branle » n'a plus fait que passer par la ligne du repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis de s'y maintenir (4).—Lui-même est très conscient de cet état qu'il décrit en termes d'une clarté saisissante en l'opposant, traits pour traits, à la réforme morale qu'il avait minutieusement décrite. Il y avait donc bien en lui une seconde révolution donnée en contraste avec la première. Il en signale la nouveauté, l'étrangeté : il l'appelle une « époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple ». Disons que, pour ce douloureux et clairvoyant analyste de la vie intérieure, c'est un homme qui se défait. Un monde

(1) *Confessions*, liv. VIII, p. 202.

(2) *Ibid.*, p. 233.

(3) *Ibid.*, p. 232.

(4) *Ibid.*, p. 233.

mourant, un monde naissant, et les incertitudes sur les limites de ces deux mondes : c'est le point où la psychologie personnelle touche au dernier degré du pathétique.

V

Ce nouveau cycle, que nous appellerons le *cycle passionnel*, pour le mieux distinguer du cycle rationnel et moral, s'ouvre par la plus dangereuse des exaltations, celle qui n'a point d'objet. La sensibilité de Rousseau, à la faveur des circonstances, ne manque pas de jouer à vide. Qui aurait comblé sa capacité d'aimer ? Thérèse ? Elle était bien incapable d'alimenter le rêve intérieur, ou même de s'y incorporer. Comment se fût-elle, d'ailleurs, adaptée à l'état frénétique dont Rousseau nous fait le tableau ? Lui qui cherchait l'infini dans la sensation, pouvait-il le trouver dans un attachement d'habitude ? « En fait de bonheur et de jouissance, il me fallait tout ou rien (1). » Mais il y avait les diversions intellectuelles ? Point. L'essai sur la paix perpétuelle et les extraits de l'abbé de Saint-Pierre à peu près terminés, nul projet d'avenir ne pouvait encore « amuser » l'imagination : « Il ne m'était même pas possible d'en faire, puisque la situation où j'étais était précisément celle où s'étaient réunis tous mes désirs : je n'en avais plus à former, et j'avais encore le cœur vide. Cet état était d'autant plus cruel que je n'en voyais point à lui préférer. » Enfin, en dépit de l'isolement, la vie pratique venait encore offusquer la rêverie paresseuse du solitaire qui, n'étant plus asservi par des ordres, devait l'être par sa volonté. Contrainte intérieure, mais insupportable ! Bref, ces biens convoités ne lui donnaient pas la pure, l'impossible jouissance qu'il s'en était promise. « Je revenais par degrés sur les jours sereins de ma jeunesse et je m'écriais quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes ! »

Cet état de langueur et de sensualité, notons-le en passant, ne résulte pas chez Rousseau des circonstances réelles, mais il les précède ou les annonce ; ce sont les circonstances qui en profitent à l'occasion. Ce fut, notamment, le cas de M^{me} d'Houdetot. Avec une légère transposition, et la sensualité en moins, on découvrirait chez les mystiques un état sembla-

(1) *Confessions*, p. 246.

ble : alternatives d'exaltation et de langueur ; attente d'un objet indéfini à qui se tenir ou en qui se perdre ; état d'amour prévenant en l'absence de toute réalité déterminée. Pour le quiétiste, Dieu sera pressenti et aimé avant qu'il apparaisse. Il est le « Promis » des cœurs ; il est le terme mystique vers lequel montent à l'envi les amours et les désirs. La disposition que Rousseau découvre en lui est en tous points semblable. Seulement, elle ne s'applique encore qu'à des « créatures » ; ses mortelles amours ne s'adressent qu'à des fantômes. Son cœur, épris d'éternité, ne trouve que des formes périssables ; aussi va-t-il se disperser parmi elles, inquiet et insatiable. Rousseau est un mystique de l'amour.

La Nouvelle Héloïse, la lettre à d'Alembert, la partie lyrique des Confessions, les Rêveries, les Dialogues sont sortis de cet état d'une âme ardente et languissante. Le feu qui la consume ne s'éteindra plus. Les idées de Rousseau pourront se dissoudre, sa doctrine se désagréger, sa technique faiblir et se perdre, son imagination sombrer et se ternir, son cœur, son infatigable cœur ne s'arrêtera plus de concevoir et de méditer. Le charme de cette œuvre, la séduction qu'on y ressent malgré soi, et qui tient de la magie, s'expliquent par la survivance de cet état de flamme, par cette circulation ininterrompue de sentiments et d'émotions, relevant de l'étrange intensité de la vie mystique. C'est ainsi que, dans Port-Royal et dans Pascal (1), une même tension de la sensibilité, à l'étroit dans ses bornes, un même effort d'amour héroïque pour atteindre au saint objet de la pensée, exalte les anciennes forces, en suscite de nouvelles, unifie ou canalise les énergies, donne à toute l'âme je ne sais quoi d'héroïque, de frémissant et d'éperdu. Dans l'âme de Rousseau on verrait « se nouer » un tel état. Qu'on juge de la vigueur de cette inspiration première, par l'éclat et la solidité des œuvres qui attestent sa force créatrice et qui n'en sont que des débris.

A l'origine du lyrisme de Rousseau, nous trouvons cette forme de sensibilité. Elle est le fréuissement prolongé d'une méditation ardente qui eut lieu dans la solitude propice aux retours nostalgiques, aux élancements de cœur, sous les arbres de la forêt, au cours d'un radieux été, et que nous

(1) Boutroux, *Pascal*. Voir notamment l'analyse de la Conversion de Pascal.

appellerons la *méditation sur l'amour*. Voyons-la de près : elle est le germe fécond des plus grandes œuvres.

Celui qui médite de la sorte et qui, depuis, ne cessera de faire des retours pensifs sur son cœur, est arrivé à l'âge de quarante-cinq ans qui est, ordinairement, l'âge des promesses tenues, des amours accomplies, des certitudes en toutes choses. Tel n'est pas son cas. Il se voit sur le déclin de la vie, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de sa carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont son cœur était épris, ni donné l'essor aux sentiments qu'il contenait en réserve. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre de la plénitude de cet âge, qui peut être le plus malheureux, s'il n'est pas le mieux accordé, Rousseau découvre en lui une opposition de goûts et de moyens particulièrement émouvante. A défaut de satisfactions de carrière que les hommes lui ont refusées, il aurait dû trouver une compensation dans cette image du bonheur promis dont il attendait, depuis son inquiète adolescence, le retour. Or tout cela n'était toujours que des possibilités qui s'agitaient vainement, des « forces de volupté » qu'il sentait dans son âme en puissance. Voilà donc ce qu'il découvrait en lui, à cet âge des carrières morales révolues et des complètes certitudes : des promesses, des débris de ce qui fut, des énergies sans terme et des facultés sans emploi. Il lui semblait que la destinée lui devait quelque chose qu'elle ne lui avait pas donné, et ces réflexions se poursuivaient, tristes mais attendrissantes, en le faisant se replier sur lui-même, avec un regret mêlé de douceur.

Portée à ce point d'intensité, la force d'évocation ne saurait se confondre avec les suggestions morbides de la sensualité. Pour la sensualité vulgaire, en effet, ces impressions suggestives se suffisent ; réduites au peu qu'elles donnent, elles sont sans portée, et, si elles agissent sur les centres intellectuels, c'est tout au plus pour les paralyser. Au contraire, elles deviennent, chez Rousseau, des facteurs essentiels de création. Elles ont une répercussion très prompte sur l'imagination qui les transfigure aussitôt : la pensée méditative fait de leur réalité passagère la matière d'un impérissable rêve ; elle élève leur vie éphémère à la hauteur de l'idéalité la plus pure.

Qu'on suive d'ailleurs cette « méditation sur l'amour »

dans ses transformations successives ; on assistera à cette superposition de la contemplation au délire, à ce passage, — marque distinctive du génie de Rousseau, — de l'impression la plus ardente à la pensée la plus spéculative.

Ne voyant d'existence qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célèbres par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvais jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter, et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte que je brûlais de m'échapper pour aller retrouver mes bosquets. Quand, *prêt à partir pour le monde enchanté*, je voyais arriver des malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais modérer ni cacher mon dépit, et, n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque qu'il pouvait porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en aurait valu une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur (1).

L'important, pour qui veut pénétrer le secret de l'invention des idées dans Rousseau, est moins de noter le nombre et la qualité des éléments où cette invention a ses origines que la *progression* vraiment extraordinaire de ces sentiments. Ceux qui se sont arrêtés à leur médiocrité ou à leur violence, ne trouvant qu'à s'offusquer devant le cynisme de l'expression, ou qu'à déployer une facile ironie, ceux-là, il faut en convenir, ont totalement méconnu le mystère de la création artistique ; ils n'ont point soupçonné les origines passionnelles du vrai lyrisme. Surtout, dominés par un type d'intellectualité normale tout à fait médiocre, ils ont omis de noter cette progressive hardie qui porte vers les sommets de l'idéalité lyrique des états insignifiants chez la plupart des hommes, et s'ils les ont signalés avec une insistance offensante, ils ont oublié, ou ils ont feint d'oublier, la force singulière qui les élève et les transfigure, qui les fait passer par les transformations les plus

(1) *Confess.*, liv. VIII, p. 250.

extraordinaires jusqu'à en faire des créatures de rêve et de sublimes apparitions. Ceux-là — on peut leur appliquer le mot de Rousseau à propos de la quatrième partie de la Nouvelle Héloïse — « ne sont point faits pour juger les choses de sentiment », ni pour pénétrer le secret du génie.

Or cette épuration d'états d'ordinaire inconsistants et fugitifs, ce passage à une idéalité où ils se combinent pour former des composés animés, des « créatures de rêve », tel est justement le terme où tend, chez Rousseau, la libre évolution des sentiments. Si l'on pouvait en douter, on n'aurait qu'à le suivre lui-même quand, laissant le détail de « ses fantastiques amours », il les montre se ramassant comme d'elles-mêmes et se contractant dans l'apparition de « types », dans la production de « motifs » mélodiques, dirions-nous encore avec les musiciens, motifs qui seront, chacun en particulier, le thème de variations sans nombre et deviendront à leur tour le principe d'une vie sentimentale renouvelée et intense. On en a vu l'origine dans cette étrange exaltation, cette acuité surhumaine où peuvent se porter la faculté de sentir et le besoin de jouissance. On a vu la période intermédiaire, non d'élaboration, ce qui est bon pour les idées, mais de transformations rapides, ce qui est le propre de la création sentimentale. Voici le terme; qu'on juge ainsi de la force prodigieuse d'évocation et de personnification qui leur a permis d'effectuer le parcours :

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images : je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies... Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie... Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiai avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais (1).

On le voit : la production romanesque de Rousseau s'explique fort bien dans notre hypothèse; la Nouvelle Héloïse est

(1) *Confessions, ibid.*, p. 254.

là. Tout entière? Non. Il reste que ce système d'images et de sentiments ait à subir une dernière transformation. La pensée méditative ne l'a pas encore assez repris, ou du moins assez pénétré; ce qu'il y a en lui de frémissant est encore trop partagé, trop mêlé des cris de la terre. Idées et émotions se ressentent trop de la matérialité de leur première origine; la pensée n'a pas encore assoupli leur rythme ni réglé leur mouvement. Il leur reste donc de se replacer dans l'idéalité pure, de s'épanouir dans l'universel. C'est alors que se produit l'intervention suprême qui, en épurant ce monde trouble, le soumet au rythme de la pensée, plus noble et plus attachant encore que celui de la vie. « C'était assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna naturellement vers des objets utiles et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auraient perdu de leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué (1). »

Ce mélange des réalités de sentiment et des plus hautes réflexions de l'intelligence, de la sensibilité et de la contemplation, crée dans l'âme de Rousseau une disposition singulière que nous trouverons, à cette époque, dans toutes ses productions. Ne parlons pas de la Nouvelle Héloïse, qui en porte trop visiblement l'empreinte; mais la lettre à Voltaire écrite à cette date, la lettre à d'Alembert témoignent d'une qualité toute nouvelle de l'inspiration. L'une et l'autre, dans leurs parties essentielles, révèlent cette tension des forces créatrices qu'explique seule la rencontre, en un moment privilégié, des puissances de l'intelligence et des puissances du sentiment. L'une et l'autre attestent l'enrichissement extraordinaire de l'âme, avec sa force d'élan renouvelée ou refaite, avec la diversité et l'harmonie foncière de sentiments qui se combinent et « s'orchestrent », et ses élancements, et ses repos, et ses élancements encore, bref avec tout son rythme éperdu. La surélévation du ton, la nouveauté de l'accent, dans la lettre à Voltaire, relèvent évidemment de cette étrange intensité de l'âme. « Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme; et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour

(1) *Confessions*, p. 262.

médecin et pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre, et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, moi j'espère, et l'espérance embellit tout (1) ». C'est la même « qualité » du sentiment et des images, à la fois grandes et tristes, que nous retrouvons dans la Lettre sur les spectacles. N'insistons pas sur la doctrine : ne retenons que le fond. Des émotions contenues y palpitent; des visions de jeunesse et d'héroïsme, de gloire et d'amour y circulent, mais bientôt interrompues, menacées, formant, à l'image du drame de la vie, je ne sais quel mélange inquiétant.

VI

Il serait facile de relever dans cet attachement aux formes mythiques et héroïques d'activité les traces d'une imagination qui, en dépit des ans, demeure riante et comme enfantine. C'est d'ailleurs la fonction propre de l'imagination, quand elle n'est pas une forme éteinte, de produire librement et à profusion des groupes de mouvements en projet, de les contempler avec le recul voulu, d'en jouir dans le mirage qu'ils suscitent. A défaut de l'esprit critique, la simple réflexion aurait vite raison de ce travail fictif qui ne saurait présenter la moindre consistance, et qui n'entre que par accident en rapport avec le réel. C'est même ce qui a lieu chez la plupart des hommes formés par la discipline logique ou par le besoin d'une action efficace et productive : ils ont depuis longtemps négligé cet ordre de la fiction et du rêve, lui préférant, avec raison, les devoirs et les luttes de la vie sociale. Au contraire, chez les primitifs, c'est au profit de cette faculté mythique que nous verrons se rétablir l'équilibre de la vie mentale (2). Elle se développe sans contrôle; et comme elle prend son point d'appui dans des visions, les choses ne peuvent exercer sur elle la moindre pression. Les images qui en viennent sont à leur tour transformées; elles participent de l'éclat qu'une sensibilité jeune projette en

(1) *Lettre à Voltaire*, août 1756.

(2) Ce point est solidement établi dans l'ouvrage suggestif de M. Lévy-Bruhl : *Les Fonctions mentales des sociétés supérieures*.

elles. On chercherait en vain dans cet étrange rayonnement les traces d'une réalité infiniment plus pâle et plus morne.

L'état d'esprit que nous venons d'indiquer est exactement celui de Rousseau. L'harmonie de ses forces morales avec l'univers s'est rompue faute d'un régulateur qui vînt de l'action, et leur groupement naturel s'est effectué, sur un plan primitif, avec l'imagination mythique pour centre. Celle-ci présente d'ailleurs la promptitude de l'imagination affective, avec le même pouvoir de production imprévue et le même abandon à l'impression. Par nature, elle ne participe pas au progrès de la réflexion qui paralyserait son élan. Elle s'en écarte même d'instinct, et doit à cet isolement de produire sans trouble et sans contrainte ; le caractère spontané, la savoureuse originalité de ses inventions s'expliquent ainsi. On comprend, de même, que des attachements dus à l'enfance, des impressions tombées dans l'oubli chez tous ceux qui relèvent d'une raison agissante et qui ont disposé, d'après cette dernière la hiérarchie des joies soient au contraire au premier plan chez les êtres instinctifs et primitifs. L'imagination de La Fontaine ou de Racine conservera fidèlement ces « empreintes » pour les ranimer plus tard ; la vie persistante de ces états jeunes et neufs est pour beaucoup dans la séduction et la grâce infinie de leur art. Mais ce qui n'est encore qu'exception pour eux devient, chez Rousseau, la règle. La production de sa maturité emploie presque uniquement des images adorablement enfantines ; et ces images, indifférentes au travail de la réflexion, ont conservé leur éclat primitif et leur force d'attendrissement. De ce centre se dirigent en tous sens des apparitions riantes. des formes légères et consolatrices : ce sont autant de projections de l'imagination rayonnant sur le réel. La lettre à d'Alembert, écrite en un moment de renouvellement et de seconde jeunesse, est toute remplie de ces sortes de projections.

C'est ce qui explique cet attendrissement, qui pourrait sembler malsain ou puéril, pour des souvenirs anciens. La force de vision et d'évocation qui s'y révèle est due tout entière, à la survivance de l'imagination mythique. Cette imagination, exaltée et tendue pendant l'adolescence, n'a rien perdu de son étrange acuité ; elle n'a même que peu changé de nature ; aussi utilise-t-elle aujourd'hui chez l'artiste et l'écrivain les produits bruts qu'elle avait autrefois confectionnés, et qui ser-

vent de matière vivante à ses combinaisons actuelles. Rien de plus mécanique, sans nul doute, et de plus pâle que les réjouissances genevoises sur lesquelles l'imagination de Rousseau s'est exercée. Mais cette imagination s'est exaltée, elle a frémi à sa manière, et ce frémissement prolongé donne un étrange relief aux scènes qu'elle transfigure en les évoquant. Ce qu'elle nous dépeint de la sorte est animé et composé. Elle se comporte comme la nature qui réalise avec une sûreté merveilleuse des groupes et des ensembles. Ces ensembles vivent à leur tour, en elle, d'une vie fantastique. Tel souvenir insignifiant est accompagné d'une scène évoquée aussi vivante, aussi fourmillante que la scène finale de la réjouissance populaire dans les Maîtres chanteurs de Wagner. Ce que ce dernier réalise avec les ressources multiples d'un art consommé, il semble qu'une imagination d'enfant l'ait trouvé en se jouant. Qu'on en juge :

« Je me souviens d'avoir été frappé dès mon enfance d'un spectacle assez simple et dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps et la diversité des objets. Le régiment de Saint-Gervais avait fait l'exercice, et, selon la coutume, on avait soupé par compagnies : la plupart de ceux qui les composaient se rassemblèrent, après le souper, sur la place Saint-Gervais, et se mirent à danser tous ensemble, officiers et soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étaient montés les tambours, les fifres, et ceux qui portaient les flambeaux... L'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main et formant une longue bande qui serpentait en cadence et sans confusion, avec mille tours et retours, mille espèces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animaient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formait une sensation très vive qu'on ne pouvait supporter de sang-froid... Je suis très sûr que ce spectacle dont je fus si touché serait sans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, et un cœur fait pour le sentir (1). »

On vient de voir à l'œuvre l'imagination mythique, quand elle s'exerce sur les objets les plus simples et s'élève au point culminant de l'exaltation et du ravissement. Sans doute, il convient de joindre à ces procédés la profusion et la magnifi-

(1) Lettre à d'Alembert, p. 203 (note).

cence des images ; mais cette transfiguration immédiate du donné par l'imaginaire, cette superposition de l'extase au réel, du délire à la vie, du ravissement à la perception de sang-froid, et par-dessus tout ce don d'animation qui prête une vie empruntée et une existence fantastique à de tels souvenirs sont autant de traits particuliers à l'imagination primitive. Il faut un génie affectif comme celui de Rousseau, de Wagner, de Hugo (1), pour les présenter. Chez tous, nous retrouvons avec ces traits essentiels ce travail d'un esprit capable de créer hors des limites de la réalité et de la vraisemblance : c'est la même imagination qui prend les données naturelles, ou simplement populaires, pour s'en pénétrer. Une telle imagination est très éloignée de la fiction pure : elle n'agit qu'au contact des formes constituées de la nature, de la vie et du sentiment. Au lieu de se perdre dans le vide de ses fictions, elle s'alimente et se renouvelle parmi ces formes. Elle pénètre en elles, pour y recueillir l'élément de vie spontanée, de grâce naïve qui s'y cachait. Ainsi procèdent, au fond, les formes supérieures de la musique et de la danse quand, reprenant un air ou un rythme populaire, elles dégagent le sentiment qu'il renferme, et parviennent à le rendre avec son charme primitif.

Cette disposition à tout personnifier, qui devient ainsi le ressort de la sensibilité de Rousseau a donné lieu, nous le savons, à la représentation figurée, ou au mythe de la gloire, si chère à son cœur. Il s'en détachera plus tard, ainsi que des thèmes de l'amour, de la beauté et de la cité idéale, qui avaient circulé dans les œuvres de sa virilité ; mais cette même disposition, qui ne saurait s'éteindre en lui, rendra plus ardente et plus exclusive la passion religieuse, dont il préférera de plus en plus l'emportement à l'esprit raisonneur et philosophique. Et ici encore, c'est bien à la revanche et à l'explosion de la sensibilité profonde que nous assistons. Ne juge-t-il pas la passion religieuse grande et forte, capable d'élever le cœur de l'homme, de lui faire mépriser la mort, de lui donner un ressort prodigieux, telle enfin qu'il suffit de « la mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus » ? Au contraire, l'irréligion et, en général, l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, avilit les âmes, concentre toutes les passions

(1) Voir le beau livre de Renouvier sur Victor Hugo poète et penseur.

dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, détruisant ainsi cet esprit social qu'il a prétendu fonder. Par ailleurs, Rousseau avoue qu'il a été jadis quasi-janséniste. Comme l'a fort bien compris M. Jules Lemaître, c'est sans doute que le jansénisme lui permettait d'entretenir avec le divin les relations les plus tragiques et les plus passionnées. Dans la période d'apaisement final, l'idée d'une société intime et continuelle due à la divine présence tempère la sombre doctrine des débuts ; mais ce sont toujours des relations personnelles qui se produisent, et cette intervention de Dieu dans nos actes suffit à assurer à nos propres yeux l'intérêt et le pathétique de la destinée.

C'est cette disposition à figurer et à animer le réel que nous retrouvons dans les moments décisifs de l'inspiration de Rousseau. S'agit-il de ses Confessions ? Il excelle à détacher de la trame des événements un moment pathétique et délimité ; il le pénètre, il le suit dans ses replis, et puis, merveilleusement, il le raconte. A force de sympathie, il l'anime à nouveau, s'enchantant de ce qui fut le roman de sa vie ou de son amour, sans faux attendrissement et sans fausse note. Le pathétique se dégage des faits, parce que tous passent, reliés par la chaîne de ses affections, emportés dans un courant tragique. Ailleurs la même ardente sympathie l'amène à reproduire et arranger les détails de la vie, avec un scrupule et un bonheur de combinaison qui rappellent *l'intimisme* de l'art hollandais. C'est le même déploiement mythique, animant non plus les détails, mais les ensembles, qu'il faut voir dans les fêtes publiques, les cultes propres à la religion civile, destinés à renouer le lien moral d'une nation, comme les réjouissances populaires sont la joie de la vie en commun, et sa parure. Il vivifie ainsi et élargit la représentation de l'existence collective, qui ne sera pas une somme abstraite, une morne entité, mais une masse qui s'organise et palpète sous l'action ordonnatrice de la vie. Son image de la foule, dans la lettre à d'Alembert fera une place d'honneur à ces mouvements divers, à ces aspirations, à ces désirs, à ces pulsations si fréquentes de l'âme populaire. Il y a là, en germe, tout un art politique d'animer, d'exalter les démocraties. Le personnage multiple du Contrat social est bien la foule anonyme, le peuple dont la voix se perçoit au loin en explosion joyeuse ou en longue plainte. Que

pouvait penser de l'art théâtral et de la tragédie de Voltaire celui qui s'appliquait à ces moyens et à ces humbles dont la masse intervient à chaque coup, introduisant dans le champ de l'histoire ou de la pensée son exaltation et sa fièvre ? En tout cas, c'est bien « de cette palpitation de tout un peuple » que résulte l'impression épique si fréquente dans Rousseau, — annonciatrice des temps nouveaux.

C'est dire que de nouvelles forces créatrices s'étaient amassées et avaient fait secrètement leur chemin dans sa sensibilité. Elles l'avaient tendue au point de la rendre créatrice. Elles avaient multiplié en elle les songes, les visions, les images. Il sortait de sa retraite, où de misérables critiques n'ont vu que délectations moroses ou mesquines brouilleries, enrichi par tant d'expériences, meurtri et glorieux, transporté de colère et d'amour, c'est-à-dire de génie.

On ne comprendrait pas autrement la fréquente irruption, dans ses ouvrages didactiques, de tant d'images ardentes qui déconcertent l'équilibre de la raison. Une fois ébranlées, les forces de la sensibilité ne cesseront pas d'affluer à la conscience et de conduire, d'actionner le travail de l'esprit. De là ce caractère, qu'on n'a jamais bien réussi à expliquer, de *romanesque*, qui se marque dans toutes les œuvres de Rousseau. Il atteste la continuelle participation de l'imagination à son œuvre, sans nul doute ; mais il nous éclaire sur la nature de cette participation. Quelques « mythes » y circulent, faisant le fond de l'inspiration, la ranimant prête à s'éteindre. On a répété à satiété que Rousseau n'avait jamais composé que des romans, et cela est vrai ; mais l'a-t-on jamais bien compris ? Les premiers Discours sont les romans de la nature ; l'Émile, le roman de l'éducation ; le Contrat social, le roman de la cité idéale ; les Confessions, le roman de sa vie. Mais on n'a pas vu que cette vie elle-même est un roman, au même titre que cette pensée. C'est le propre de la sensibilité, quand elle est ardente, de se nourrir et de renaître de ses fictions. De cette faculté du mythe, sur laquelle vécut, ne l'oublions pas, la pensée de l'humanité primitive, résulte la « forme romanesque » de l'œuvre et de la vie de Rousseau. Le courant, intercepté chez la plupart, entre l'imagination et la vie, l'imagination et la nature, est chez lui puissamment actionné ; il ne pense rien

qu'il n'ait spontanément créé, et il vit tout ce qu'il pense. De là, la rapidité miraculeuse de ses conceptions, la force étrange et, comme diraient les philosophes, exaltante ou dynamique, de ses œuvres : l'une et l'autre sont dues à la présence réelle de la vie à la pensée, et inversement à la transcription littérale de la pensée, qui imagine ou qui rêve, dans la vie qui réalise. De là encore un nouveau caractère presque inexplicable. Un critique pénétrant (1) a noté que Rousseau n'était pas simplement auteur de romans, mais de *romances*, en ce sens, évidemment, qu'il lui arrive de chanter ses idées au lieu de les exprimer simplement, de s'attendrir sur elles et finalement sur soi. Celui qui veut que, lisant telle partie de son œuvre, nous sentions « amollir et fondre notre cœur dans l'attendrissement qui les lui dicta » (2), relève certainement de l'inspiration musicale. De plus, qu'on envisage la manière dont, en lui, les morceaux, j'allais dire les strophes, sont conduits, comment ils sont scandés, combien il y a de la force à leur base et de la lumière à leur sommet, quelle mesure assurée rythme les mouvements du cœur, impatients et accélérés, comment idées et sentiments s'organisent, se pénètrent et suivent d'instinct les lois de l'orchestration musicale ; on se rendra compte alors, exactement, de ce qu'il y a de vrai dans ce jugement. On sera prêt à retrouver dans telle œuvre de Rousseau, énigme pour la pensée critique, une production spontanée de l'imagination musicale, une admirable symphonie plutôt qu'un programme strictement rationnel. Les contradictions qu'elle suscite se fondront d'elles-mêmes dans l'unité d'une inspiration qui excelle à accorder la nature et l'idée, la réflexion et le rêve, le sentiment et la raison. L'inspiration musicale sera pour Rousseau la pensée médiatrice, comme la pensée religieuse est pour Pascal le centre où se rencontrent et s'accordent d'apparentes contrariétés.

Rousseau ne cesse de percevoir en lui la mélodie ininterrompue de ses sentiments. Il l'exprime et la fait entendre à son tour, en recourant d'instinct tant aux procédés de l'art musical qu'à ceux de l'imagination mythique, toujours présente à son œuvre. Il est, en dernier ressort, un maître des rythmes et un créateur de mythes.

ALBERT BAZAILLAS.

(1) M. Lanson.

(2) *Confess.*, part. II, p. 268.